

Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse Le charme discret de la banlieue

Yves Rousseau

Volume 9, Number 2, December 1989, February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1989). Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse : le charme discret de la banlieue. *Ciné-Bulles*, 9(2), 36–37.

Le charme discret de la banlieue

par Yves Rousseau

LE PALMARÈS 1989

**Compétition
court métrage
québécois**

**PRIX DE LA VILLE
DE SAINTE-THÉRÈSE -
MEILLEUR FILM :**
les Frissons d'Agathe
de *Guylaine Dionne*
**PRIX DE L'A.V.E.C.Q. -
MEILLEUR SCÉNARIO :**
Mémoires de lavoir
d'*Yves Lafontaine*
**PRIX DU S.T.C.Q. -
MEILLEURE TECHNIQUE :**
Hubert Trouillon, poète
de *Pierre Ménard*
**PRIX PARLIMAGE -
RÉALISATEUR**
LE PLUS PROMETTEUR :
le Bonheur et Rita
Rose-en-talle
de *Jean-François Pothier*
MENTIONS SPÉCIALES:
ACTEUR :
André Maurice
dans *Hubert Trouillon, poète*
de *Pierre Ménard*
ACTRICE :
Chloé Millette-Bilodeau
dans *les Frissons d'Agathe*
de *Guylaine Dionne*
**DIRECTEUR DE LA
PHOTOGRAPHIE :**
Pierre Gill
dans *le Bonheur et
Rita Rose-en-talle*
de *Jean-François Pothier*
MONTAGE IMAGE :
J. Morin, Benoît Dame
et *Pierre Lapointe*
dans *Hubert Trouillon, poète*
de *Pierre Ménard*
MONTAGE SONORE :
Benoît Dame
dans *Hubert Trouillon, poète*
de *Pierre Ménard*
MUSIQUE :
René Gagnon
dans *Mémoires de lavoir*
d'*Yves Lafontaine*

**Compétition
long métrage**

**PRIX DU PUBLIC
HYDRO-QUÉBEC -
FILM LE PLUS
POPULAIRE :**
Force majeure
de *Pierre Jolivet*
(France)

Depuis déjà cinq ans, une poignée d'irréductibles organisent inlassablement un des plus discrets mais aussi un des plus attachants festivals de cinéma qui aient lieu au Québec. Malgré les embûches, qui vont de la paresse des grands médias en passant par les grèves dans le secteur public (les activités du festival ont lieu dans l'amphithéâtre d'un cégep) et les campagnes électorales (cette année, l'ineffable premier ministre du Québec a choisi d'appeler le peuple aux urnes le 25 septembre, date arrêtée bien avant la campagne pour la soirée de clôture du festival), le Festival du cinéma international de Sainte-Thérèse a de la gueule et, surtout, de la personnalité.

Une de ses spécificités est la Compétition Jeunes Cinéastes, où l'on peut voir une vingtaine de films, pour la plupart produits dans le cadre de programmes en cinéma des universités de Montréal et Concordia. C'est donc une vitrine idéale pour la relève (la vraie, pas celle qui a 35 ans et plus) et une occasion de se frotter au public, à la critique et à un jury.

Parmi la vingtaine de courts métrages présentés cette année, quelques-uns dénotent de réels dons pour la mise en scène, la technique, la scénarisation ou la direction d'acteurs. Quelquefois même, ces dons sont réunis dans un même film, ce qui fait espérer que leurs auteurs trouveront une oreille attentive auprès d'éventuels investisseurs, privés ou publics, lorsque ces jeunes loups (et louves) du cinéma universitaire débarqueront dans la jungle du cinéma professionnel.

De quoi parlent les films de nos cinéastes en herbe ? La plupart portent un regard tendre, souvent drôle et parfois désabusé sur des personnages jeunes, marginaux, qui refusent le monde ou, du moins, les règles d'un jeu sur lequel ils n'ont pas de prise. Pourtant, le monde les rejoint, les bouffe, les envahit ou les récupère. **Hubert Trouillon, poète** de Pierre Ménard est un bon exemple de ce type de récit. Le film est d'ailleurs sauvé de la banalité de son thème (la énième remouture du scénario paranoïaque à la 1984

où un paisible citoyen, poète à ses heures, est en butte au harcèlement d'un émissaire du Big Brother local) par un humour constant, une exploitation judicieuse de la bande sonore (le gag des tampons encrues est irrésistible et Tati ne l'aurait pas renié) et un comédien sympathique et juste dans le rôle-titre. Comme beaucoup de ses confrères, Pierre Ménard est sans aucun doute un cinéphile car son film est truffé de citations, d'emprunts, de références et d'hommages. Ils sont en général bien insérés, ce qui n'était pas le cas pour tous les films présentés, car souvent la passion cinéphilique l'emporte sur l'économie interne du récit qui se trouve réduit à une série de rappels de modèles prestigieux.

Qui dit étudiant en cinéma dit aussi classiques du cinéma ; et faire ses classes comme cinéaste passe souvent par la réappropriation des figures aimées au moyen de la citation, d'ailleurs pas toujours consciente. Il faut souhaiter que les jeunes auteurs soient aussi iconoclastes face à leurs pères cinématographiques, le passage à l'âge adulte est à ce prix : le meurtre — symbolique — du père. À ce chapitre, Martin Talbot ne manque pas de toupet, son 3,25% reprend avec humour la trame pirandellienne du **Rashomon** de Kurosawa : chacun sa vérité, sauf qu'ici les différentes versions de l'histoire sont générées par le point de vue d'un seul personnage, un petit garçon lactophage et télévore qui attend son laitier mystérieusement disparu. Qu'est-il arrivé au laitier ? Nous ne le saurons jamais. Mais le film, au moyen de plusieurs techniques (images piratées de la télé, faux documentaire, noir et blanc, scènes colorées avec des filtres et j'en passe) m'a fait passer un agréable quart d'heure, écorchant au passage la merveilleuse vie de banlieue, et constitue un commentaire acerbe sur l'influence dévastatrice de la télévision sur l'imaginaire.

Jean-François Pothier ne manque pas d'ambition mais avec **le Bonheur et Rita Rose-en-Talle** il a peut-être été dépassé par les moyens qu'il a mis en branle. Il faut apprécier le défi de faire, avec des moyens artisanaux, un film en costumes avec effets spéciaux et, en plus, sur le mode de la fable. Le film est rempli de bons éléments (la direction de la photographie de Pierre Gill, la direction artistique et un sens de la nature déjà remarqué dans **Clochard dans l'âme**, précédent film de Pothier) mais aussi de bons sentiments qui véhiculent un message à la fois louable (le bonheur est en chacun de nous) et terriblement naïf. Le problème du film réside en partie dans les dialogues redondants assénant un message qui aurait très bien pu passer par le comportement des person-

nages et les situations auxquelles ils sont confrontés. De plus, la fable a ses exigences et un contexte fantastique n'autorise pas toutes les invraisemblances. Mais Pothier possède un univers personnel dont la potentialité apparaît dans son film et, espérons-le, se précisera dans les prochains.

Un court métrage, c'est aussi un concentré dont le punch final, s'il est bien amené, peut faire une impression profonde sur le spectateur. À ce chapitre, **Mémoires de l'ivoire** d'Yves Lafontaine est un modèle de concision et de sobriété. Ville, extérieur nuit, un quidam aux portes des buanderettes qui sont toutes fermées, à cette heure indue, même pour laver son linge sale... Un établissement est encore ouvert, une femme (Frédérique Collin, remarquable) termine son lavage en tenant des propos obscurs, le genre d'histoire que racontent ceux — de plus en plus nombreux — qui peuplent les villes et les arpentent en parlant tout seuls, ni tout à fait pour eux-mêmes ni pour quelqu'un d'autre en particulier, le genre d'histoire dont on ne veut rien savoir mais qu'on écoute en se demandant si tout cela mène quelque part. Dès les premiers plans, un climat est installé, renforcé par la musique (adaptation sur un mode lugubre de la ritournelle des trois petits chats) et la caméra, ascétique, hésite à s'approcher de cette femme, comme si l'objectif doutait lui aussi de cette histoire. La chute arrive sans crier gare, le film se retourne comme un gant et prend une nouvelle dimension. Une réussite.

Prenez une jolie petite fille, filmez-la dans un noir et blanc esthétisant et vous avez toutes les chances de séduire le public par des procédés somme toute faciles et racoleurs. Guylaine Dionne le sait et a aussi fait ce qu'il fallait pour éviter de tomber dans le piège dont je viens de parler. D'accord, la petite fille qui joue dans **les Frissons d'Agathe** est très jolie, mais elle est surtout très bien dirigée et le propos que lui fait tenir le scénario tranche avec tous ces enfants *cutes* qui encombrant les écrans. D'accord, le noir et blanc est très beau, mais il est surtout très conséquent avec le climat onirique du film, fait de ruptures, de changements de niveau de réalité qui distillent une réelle indécidabilité, cohérente avec l'imaginaire enfantin qui passe sans crier gare de la réalité au fantasme. Le film respire au rythme d'Agathe, petite fille qui aurait tout pour être heureuse mais qui porte en elle une angoisse troublante : la peur de grandir. Afin de retarder l'inéluctable, elle refuse de manger ; mais attention, ce n'est pas non plus un film sur l'anorexie, c'est simplement un très beau film, mystérieux et envoûtant, un peu bunuelien, sur une petite fille qui a des frissons. ■



Chloé Millette-Bilodeau dans *les Frissons d'Agathe* de Guylaine Dionne